



HAL
open science

Gestes autobiographiques : pratiques disséminées et moi partiels

Christine Hammann - Décoppet, Marilina Gianico

► To cite this version:

Christine Hammann - Décoppet, Marilina Gianico. Gestes autobiographiques : pratiques disséminées et moi partiels. Marilina Gianico; Christine Hammann-Décoppet. Le Geste autobiographique. Ecrire sa vie (XVIIe-XVIIIe siècles), Classiques garnier, pp.7-18, 2021, 978-2-406-12058-2. halshs-04232123

HAL Id: halshs-04232123

<https://shs.hal.science/halshs-04232123>

Submitted on 7 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Introduction

Gestes autobiographiques : pratiques disséminées et moi partiels

Marilina Gianico et Christine Hammann-Décoppet

Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre,
selon le côté où je la couche.
Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement.
(Michel de Montaigne, *De l'inconstance de nos actions*, *Essais*, II, 1)

Aujourd'hui, je sais que mettre sa vie en récit, c'est tout simplement vivre.
Nous sommes des hommes-récits.
(Philippe Lejeune, « Le pacte autobiographique vingt-cinq ans après »,
Signes de vie)

Depuis la théorisation de l'autobiographie comme genre par Philippe Lejeune, ce modèle d'écriture a fait l'objet de multiples analyses qui ont conduit à assouplir une approche purement générique des récits de soi en les décentrant du modèle prototypique des *Confessions* de Rousseau. Philippe Gasparini¹, et Lejeune lui-même², s'accordent avec Foucault (et déjà bien avant eux Georg Misch³) pour montrer que des formes littéraires du « souci de soi⁴ » se déploient depuis l'Antiquité. La parution, en 2017 du *Dictionnaire de l'autobiographie*⁵, se proposant d'« examiner comment l'important capital critique apporté par Philippe Lejeune avait fructifié⁶ » et de « cartographier un champ de recherches dont l'extension est souvent mal comprise », relance le débat sur « les écritures de soi en langue française⁷ » (c'est le sous-titre de l'ouvrage) et rend compte de l'effervescence de la recherche sur les formes et les enjeux de l'écriture autobiographique.

Tandis que les historiens, curieux du « for privé⁸ » voire du « for intérieur⁹ », publient depuis plusieurs années les Mémoires de personnages parfois aussi obscurs que l'exilé huguenot Jacques Fontaine¹⁰, l'écrivain de campagne Pierre Prion¹¹, ou la fugitive comtesse de

¹ Philippe Gasparini, *La tentation autobiographique de l'Antiquité à la Renaissance*, Paris, Seuil, 2013.

² Notamment dans *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005, en particulier le chapitre « Le pacte autobiographique, vingt ans après », p. 11-35.

³ Georg Misch, *Geschichte der Autobiographie*, Francfort, Schulte-Bulmke, 1907-1969, 4 vol.

⁴ Michel Foucault, « L'Écriture de soi », *Corps écrit*, n° 5 (*L'Autoportrait*), Paris, PUF, février 1983, p. 3-23 ; *Le Souci de soi (Histoire de la sexualité, t. III)*, Gallimard. Voir aussi Pierre Hadot, *L'Invention de l'autobiographie. D'Hésiode à saint Augustin* (Colloque de Paris, 1990, éd. Marie-Françoise Baslez, Philippe Hoffmann et Laurent Pernot), Presses de l'École Normale Supérieure.

⁵ Françoise Simonet-Tenant (éd.), avec la collaboration de Michel Braud, Jean-Louis Jeannelle, Philippe Lejeune et Véronique Montémont, *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Honoré Champion, 2017.

⁶ *Ibid.*, p. 8.

⁷ *Ibid.*

⁸ Madeleine Foisil, « L'Écriture du for privé », dans Philippe Ariès et Georges Duby, *Histoire de la vie privée III. De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1986, p. 331-369 ; Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (éds), *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVII^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2005 ; Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (éds), *Les Écrits du for privé en France, de la fin du Moyen Âge à 1914*, Paris, CTHS, 2014. L'école des *Annales* et la micro-histoire de Carlo Ginzburg ont fortement orienté la recherche historique en ce sens.

⁹ Voir à ce sujet la réflexion de Philippe Lejeune dans cet ouvrage, *infra* p. xxx.

¹⁰ Bernard Cottret éd., Jacques Fontaine, *Persécutés pour leur foi, Mémoires d'une famille huguenote (1722)*, Paris, Les Éditions de Paris, 2003.

¹¹ Emmanuel Leroy-Ladurie et Jean-Marc Roger (éds), *La Chronologiette de Pierre Prion (1744-1759)*, Paris, Fayard, 2007.

Schwerin¹², la recherche littéraire ne semble que plus récemment s'emparer de ces textes confidentiels témoignant d'une intériorité qui se dévoile. Les travaux notables publiés durant la dernière décennie sur la correspondance de Mme de Sévigné ou les grands mémorialistes (que l'on songe aux travaux de Marc Hersant sur Saint-Simon¹³), attestent de l'intérêt des chercheurs actuels pour les formes personnelles de l'écriture. C'est ainsi que Catriona Seth, dans sa belle anthologie critique *La fabrique de l'intime, Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle* (2013) met au jour les témoignages de femmes plus ou moins ignorées de la « grande histoire », comme Rosalba Carriera (1675-1757), Marguerite-Jeanne de Staal-Delaunay (1684-1750¹⁴), ou Isabelle de Bourbon-Parme (1741-1763). De même, l'on doit à Adélaïde Cron une monographie étoffée sur les mémoires féminins entre 1675 et la Révolution, distinguant notamment, dans leurs motifs, leurs enjeux, et leur énonciation, les mémoires de la première période (1675-1720) de ceux de la seconde période (1755-1793¹⁵). Ces travaux divers invitent à prendre la mesure de l'espace autobiographique dans les Mémoires, journaux et correspondances des XVII^e et XVIII^e siècles.

Dès son premier ouvrage sur *L'autobiographie en France* (1971, 2010), Philippe Lejeune soulignait le caractère labile, « complexe et instable » de l'autobiographie dont il n'existe pas, selon lui, de modèle « pur ». Toute tentative de définition est forcément inadaptée aux formes souples et variables de l'écriture de soi : « plus la définition sera nette, écrit le théoricien du genre, plus elle a chance d'être inopérante, parce que le domaine exploré est flou. [...] aussi chaque œuvre réalise-t-elle, selon des proportions diverses, une sorte d'approximation du modèle théorique¹⁶ ». voire : peut-être la définition elle-même pose-t-elle un cadre trop rigide et toujours partiellement inadapté à des expériences diverses dont la variété et la richesse, précisément, nous intéressent plus que le modèle théorique. Elle reste, comme Lejeune le souligne en revenant sur ses premiers travaux et sur son parcours de recherche, « un objet à analyser¹⁷ ».

Certes, la définition inaugurale proposée en 1971 par le chercheur, et qui servit de pierre de touche à des générations de chercheur après lui (*récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité*¹⁸) permet à première vue de distinguer l'autobiographie des Mémoires, du roman à la première personne, ou encore du journal intime. Néanmoins, elle ne permet pas de rendre compte du foisonnement de fragments autobiographiques, de bribes d'une écriture d'un moi en quête de lui-même dans les textes les plus disparates. C'est le constat sur lequel convergent la recherche la plus récente de Philippe Lejeune – qui, soucieux de saisir la vérité du phénomène autobiographique, n'a eu de cesse de questionner sa propre définition de l'autobiographie et d'élargir son champ de recherche à des textes non littéraires, se livrant dans l'anonymat des archives à une archéologie de la « démarche autobiographique » impossible à appréhender comme histoire d'un genre littéraire¹⁹ — et les thèses de Marc Hersant, qui préfère

¹² Maurice Daumas, Claudia Ulbrich (éds), *Une conversion au XVIII^e siècle, Mémoires de la comtesse de Schwerin*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013.

¹³ Marc Hersant, *Le Discours de vérité dans les Mémoires de Saint-Simon*, Paris, Honoré Champion, 2009.

¹⁴ Que Sainte-Beuve a sorti de son obscurité et qui a récemment intéressé quelques chercheurs.

¹⁵ Adélaïde Cron, *Mémoires féminins de la fin du XVII^e siècle à la période révolutionnaire : enquête sur la constitution d'un genre et d'une identité*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2016.

¹⁶ Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, 1971, 3^e édition, Paris, Armand Colin, 2014, p. 11.

¹⁷ Dans *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*, op. cit., p. 22. Voir également *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980 et *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, dans lesquels Lejeune revient sur son travail et précise le statut instrumental de sa définition, conçue comme « un point de départ pour lancer une déconstruction analytique des facteurs qui entrent dans la perception du genre » et non comme « un lit de Procuste » (*Moi aussi*, op. cit., p. 15).

¹⁸ *Ibid.*, p. 12.

¹⁹ Selon la définition que l'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique donne d'elle-même : « L'APA est une association de personnes intéressées par la démarche autobiographique, dont l'objectif premier est la collecte, la conservation, la valorisation de textes autobiographiques inédits ». *La Faute à Rousseau*, revue éditée par l'association, rend compte des débats et des découvertes de l'association. Voir <http://autobiographie.sitapa.org> (consulté le 20 janvier 2021). Voir

parler d'« éclats autobiographiques²⁰ », et nous invite à douter de la pertinence de l'approche générique de l'écriture mémorialiste.

Ce décloisonnement des genres opéré par la critique ouvre de nouvelles pistes de recherche et de réflexion : comment penser la circulation de la veine autobiographique dans ce paysage littéraire ainsi redessiné, aux frontières somme toute poreuses, où les formes textuelles participant du geste autobiographique sont plurielles et diversifiées ? Depuis les récits de vie, souvent de commande, relatant un parcours spirituel, qui fleurissent au cours du XVII^e siècle (vies de la Mère Alix Le Clerc, de Louis de Pontis, la Sœur Jeanne des Anges, Mme Guyon ou Antoinette Bourignon), jusqu'aux itinéraires intellectuels présentés par Descartes (*Discours de la Méthode*²¹), Pierre-Daniel Huet, Jean Rou, Grosley ou Charles Bonnet ; des récits fragmentés, parcellisés d'une vie telle qu'ils se déploient dans une correspondance même aussi suivie que celle de Mme de Sévigné et sa fille, aux « mémoires », ainsi qu'ils les appellent, que les patients adressent à des personnalités reconnues par le corps médical pour obtenir un diagnostic²² et jusqu'aux textes intitulés *Mémoires*, qui, comme ceux de Mme de Staël-Delaunay, n'accordent qu'un intérêt limité à la chronique historique et à la peinture de la Cour, préférant faire porter l'accent sur l'expression d'une personnalité, rien ne semble autoriser le rapprochement d'écrits au premier abord si éloignés par leur forme et leur contenu si ce n'est la présence d'autobiographèmes représentant des espaces d'expression du moi et dessinant, sinon toujours l'« histoire » d'une personnalité ainsi que le voulait Lejeune dans sa première définition, du moins le dévoilement plus ou moins fugace d'une intériorité.

Quel est le « je » qui se donne à lire dans ces « vies » ? Car à l'évidence le « moi » se dévoile rarement tout entier dans ces formes diverses d'écriture de soi. L'autobiographie spirituelle est souvent pudique, et répugne à l'exhibition (Mme Guyon n'avait-elle pas été enjointe de réécrire sa vie pour s'être montrée d'abord trop réservée ?). L'autopathographie, sur laquelle des études récentes se concentrent et que le psychiatre Stéphane Grisi définit comme « tout écrit autobiographique dans lequel l'auteur évoque de façon centrale ou périphérique, des faits, des idées ou des sentiments relatifs à sa propre maladie²³ », interprète l'expérience à l'aune de l'étiologie ou de la symptomatologie médicale. À cet égard la perspective holistique et totalisante de Rousseau, d'abord considéré par Lejeune comme le père de l'autobiographie, est indéniablement originale et témoigne d'une « métaphysique de la subjectivité²⁴ » qui paraît absente dans les écritures précédentes. Mais faut-il exclure du cadre de l'écriture autobiographique ces *moi partiels* qui parlent, qui le langage du corps – corps jouissant ou corps en souffrance –, qui celui de l'âme, ou se contentent de décrire l'itinéraire intellectuel ou spirituel de l'esprit en quête de savoir ou de salut ? On pourrait se demander, comme le font les éditeurs du *Dictionnaire de l'autobiographie*, « si l'écriture autobiographique est un modèle d'écriture identifiable à quelques traits précis ou bien un registre qui transcende les frontières

aussi Philippe Lejeune, *Pour l'autobiographie. Chroniques*, Paris, Seuil, 1998. Cet ouvrage présente notamment des textes ayant accompagné la fondation de l'association et offre un éclaircissement sur l'histoire et les raisons de celle-ci.

²⁰ *Infra*, p. xxx.

²¹ Pour le *Discours de la méthode* comme autobiographie intellectuelle (et pour une bibliographie relativement récente sur la question), voir Christophe Laudou, « Le Cogito autobiographique : quelques conditions métaphysiques d'apparition de l'autobiographie », dans Norbert Col, *Écritures de soi*, L'Harmattan, 2007, p. 31-40.

²² Dont l'exemple le plus connu est sans aucun doute la correspondance du médecin suisse Tissot, mais qui, comme le suggère S. Pilloud (Séverine Pilloud, *Les mots du corps : expériences de la maladie dans les lettres de patients à un médecin du XVIII^e siècle*, Lausanne, BHMS, 2013) et comme le témoigne également le dossier d'Élie Beaumont publié par D. Teyssière (Élie Beaumont, *Obèse et impuissant. Le dossier médical d'Élie de Beaumont (1765-1776)*, textes établis et présentés par Daniel Teyssière, Grenoble, Jérôme Millon, 1995) était une pratique assez fréquente tout le long du dix-huitième siècle.

²³ Stéphane Grisi, *Dans l'intimité des maladies : de Montaigne à Hervé Guibert*, Desclée de Brouwer, 1996, p. 25. L'auteur propose une histoire du mot et de l'empan sémantique qu'il recouvre, le faisant remonter aux études de Möbius sur Rousseau et Nietzsche. Voir aussi, plus récemment, Sophie Vasset, « Narrating pain in British medicine and fiction », dans S. Arnaud, H. Jordheim (éd.), *Le corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle / The Body and its Images in Eighteenth-century Europe*, Paris, Champion, 2012, p. 199-217.

²⁴ Pierre Hadot, *L'Invention de l'autobiographie, op. cit.*, p. 9.

génériques²⁵ ». Cette question qui, cinquante ans après la constitution de l'autobiographie en objet d'étude, traduit la gêne de la critique face à ce même objet redevenu problématique, invite et autorise à repenser la modélisation opérée par la critique et à explorer de nouveaux espaces autobiographiques — des espaces qui transcendent les genres. Telles furent les pistes de réflexion qui orientèrent le colloque tenu à Mulhouse du 24 au 26 octobre 2019, dont nous publions ici les actes sous un titre qui souligne le caractère éphémère et parfois impromptu de l'émergence du moi dans des textes qui ne proposent pas tous une ressaisie globale de la personnalité.

Ce volume est organisé en cinq parties, dont une prémisse théorique en deux volets qui questionnent les définitions trop rigides du genre et invitent à la prudence méthodologique. Philippe Lejeune offre dans sa contribution une synthèse de ses travaux les plus récents et une leçon. Constatant « combien il est imprudent de dire que quelque chose n'existe pas, en se basant sur le fait qu'on n'en a pas trouvé d'exemple²⁶ », il partage avec le lecteur les nombreuses surprises que les archives publiques et privées qu'il a consultées ces dernières années lui ont réservées ; surprises qui remettent en question à la fois une périodisation (le journal personnel serait né au dix-neuvième siècle), une filiation (le journal personnel serait le descendant direct du journal religieux d'inspiration protestante) et un genre : l'ensemble des textes révèle plutôt l'existence d'une pratique d'écriture que d'un genre codifié. Se fondant sur un corpus qui va des *Essais* de Montaigne jusqu'au *Journal de mon œil* de Sade, Marc Hersant propose également une problématisation de l'idée de genre, qu'il s'agisse d'étudier l'autobiographie ou bien les Mémoires. Passant en revue trois siècles de littérature, Hersant réfute habilement l'opposition établie par la critique contemporaine entre d'une part l'autobiographie, espace du moi intime, et d'autre part les Mémoires, lieu de déploiement du moi social, montrant dans quelle mesure les catégories génériques élaborées *a posteriori* par la critique littéraire se sont superposées à une réalité des textes qui échappe à toute tentative d'enfermement générique. À la catégorie de genre, opposant autobiographie et Mémoires et résultant, *in fine*, anachronique, Hersant préfère les notions d'« éclat autobiographique », d'« enclaves autobiographiques » et de *moi partiels*, enchevêtrés dans des récits qui sont souvent, à l'instar des *Mémoires* de Saint-Simon, des « mosaïques de récits juxtaposés²⁷ ». Envisagée de ce point de vue surplombant, l'écriture de soi apparaît comme une « pratique disséminée dans de nombreux contextes de la parole orale et écrite, et plus largement comme élément essentiel de la parole humaine²⁸ » qui n'a « aucun lieu fixe²⁹ » et qui demande, pour mieux être saisie, un nouveau regard et de nouveaux outils herméneutiques. Les quatre parties suivantes explorent les divers espaces de déploiement de l'écriture de soi depuis la deuxième partie du dix-septième siècle jusqu'à la Révolution.

L'autobiographie spirituelle ou, plus généralement, l'écriture à la première personne exprimant une expérience ou un itinéraire spirituels, à laquelle est consacrée la deuxième partie, sont d'emblée confrontées à la gageure que constitue l'exigence de mort à soi, d'humilité et d'abnégation portée par les écrits néotestamentaires et exacerbée par la tradition. Mais il n'est sans doute pas fortuit que le premier monument de l'écriture autobiographique en occident soit les *Confessions* d'Augustin. De fait, rares sont les écrits entrant si intimement dans les méandres et les contradictions du cœur que ceux qui font état d'une quête, d'une conversion ou d'une révélation d'ordre mystique. Généralement produits sur la commande d'un directeur de

²⁵ Françoise Simonet-Tenant (éd.), *Dictionnaire de l'autobiographie*, op. cit., p. 8.

²⁶ *Infra*, p. xxx

²⁷ *Infra*, p. xxx.

²⁸ *Infra*, p. xxx.

²⁹ *Infra*, p. xxx.

conscience ou d'une Mère Supérieure, et autorisé par cet ordre de mission à fins édifiantes (ainsi de textes aussi divers que ceux de Thérèse d'Avila, Sœur Jeanne des Anges, les religieuses de Port-Royal, la mère Angélique, Mme Guyon), ces écrits personnels marquent généralement de manière explicite la réticence de l'autrice à faire état d'elle-même, tout en présentant un registre varié de sentiments et d'émotions, émois d'autant plus vifs qu'ils sont attachés à une expérience épiphanique. Ainsi la réserve est souvent corrélée à l'urgence intérieure, à l'impérieuse nécessité d'écrire – soit que la persécution organise un discours apologétique, soit que l'intuition apophasique invite à l'épreuve des mots, soit encore que la quête du divin prenne une forme discursive.

C'est sur les *Mémoires* des religieuses de Port-Royal que porte la contribution d'Agnès Cousson, à qui l'on doit déjà une conséquente et précise étude sur l'écriture de soi dans les récits autobiographiques des religieuses de l'abbaye janséniste³⁰. L'œuvre mémorielle du monastère des Champs, qui se déploie à partir de 1646, porte premièrement sur la vie de la mère Angélique Arnauld mais s'étend, comme le montre Agnès Cousson, à la communauté persécutée et prisonnière, ce qui la met au nombre des « autobiographies de combat³¹ ». L'étude met en valeur la formulation d'un « je » voué à exprimer une identité collective. Elle met notamment en tension récit biographique et autobiographique de la vie de la mère Angélique, objet prismatique produit par plusieurs discours accordés où se réfléchissent en retour les vies de ses consœurs. Agnès Cousson prend ce faisant la mesure de la présence implicite et apparemment incidente de la voix personnelle dans les Mémoires, où se dessinent pourtant des altérités.

Dans l'étude de Yolanda Vinas, biographie et autobiographies se font aussi écho dans la présentation qu'Antoinette Bourignon et son éditeur Pierre Poiret donnent de celle qui se veut la nouvelle Mère des croyants. L'autobiographie est même à double facette, Antoinette présentant conjointement ses vies *intérieure* et *extérieure*, tout en laissant dans l'ombre le « continent fabuleux³² » de ses conversations avec Dieu, pourtant officiellement commanditaire de l'œuvre. L'originalité de cette autobiographie spirituelle réside peut-être dans la manière assumée dont l'autrice, à qui l'on reproche de parler « trop, et trop en bien d'elle-même », assume ce reproche, l'humilité consistant précisément à ses yeux – renversement ingénieux – à le subir.

Sous d'autres formes et sous d'autres horizons que l'autobiographie spirituelle, le journal de voyage conjugue objectivation d'expériences et récit d'une quête. Bien que ce type d'écrit se présente comme un témoignage ethnographique, fuyant toute personnalisation ou commentaire subjectif, les anthropologues du siècle dernier ont montré à quel point la subjectivité de l'observateur teintait de ses propres couleurs un récit qui se voudrait, au premier abord, objectif — que l'on pense à *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss — : une subjectivité se décèle derrière des stratégies argumentatives visant à garantir l'authenticité de la narration par la présence de l'auteur sur les lieux et dans les situations rapportées. C'est sur différentes formes de la littérature viatique que se concentre la troisième partie, dans laquelle les autrices s'interrogent sur la présence d'une voix de l'intime, d'éclats d'autobiographie plus ou moins dissimulés dans des journaux de voyage issus d'auteurs, milieux et époques différents. Mathilde Mougin met ainsi en regard deux textes qu'un siècle, ainsi que la position et la visée des voyageurs séparent — le *Voyage en Italie* de Montaigne et le *Voyage aux Indes* de Tavernier —, mais qui n'en permettent pas moins, par l'étude comparée qui en est proposée, d'entamer une réflexion sur les degrés de personnalisation du moi et de montrer que, même dans leur prétendue

³⁰ Voir son ouvrage *L'Écriture de soi. Lettres et récits autobiographiques des religieuses de Port-Royal*, Paris, Champion, 2012, rééd. 2015.

³¹ Voir à ce propos l'article éponyme de J. F. Plamondon, *Dictionnaire de l'autobiographie*, mentionné par A. Cousson.

³² *Infra*, p. xxx.

impersonnalité, ces récits donnent une clé d'accès au moi auctorial : « le discours sur le monde que tient le voyageur permet de pénétrer plus avant dans son intimité, en accédant à sa personnalité morale³³ ». Parfois, des fragments autobiographiques font surface dans l'espace de la digression, dans les détours narratifs de la description à vocation documentaire : Stéphanie Bernier-Tomas en interprète les enjeux littéraires et sociopolitiques dans cette inflexion bien particulière de la littérature de voyage qu'est la littérature de la flibuste. La contribution de Camille Kerbaol, qui clôt cette partie, propose également de retrouver des bribes autobiographiques dans un texte *a priori* impersonnel comme le *Journal de mon voyage en Amérique* du comte de Charlus. De ce texte, inédit, conservé aux archives nationales à côté de correspondances officielles et journaux de bord (ceux-ci rigidelement codifiés et proscrivant tout recours à des considérations d'ordre personnel), la chercheuse montre qu'il sait offrir des éléments d'analyse pour une histoire et une herméneutique de l'écriture de soi.

Nor last, neither least, Rousseau. L'idée du colloque était de penser Rousseau autrement que comme un précurseur en matière autobiographique. Il s'agissait de montrer à quelles sources l'écrivain avait puisé, et quelles veines affleuraient en matière d'écriture de soi avant lui. Certes, nous n'avons rencontré rien d'équivalent aux *Confessions* : aucun auteur, même dans les autobiographies religieuses les plus intimes, n'avait à ce point développé le projet de se connaître et de se révéler dans les méandres de son intériorité et à chaque détour de sa vie. Ni point de départ, ni point d'aboutissement, les *Confessions* sont un jalon déterminant dans l'histoire de l'autobiographie. Mais l'écriture de soi rousseauiste n'est jamais désamarrée du « grand système ». Les trois contributions consacrées à Rousseau s'attachent à mettre en lumière les présupposés et les implications philosophiques et anthropologiques des formes de l'écriture à la première personne développées dans les *Confessions* et les *Rêveries*. Jacques Berchtold, dans une étude où il envisage à nouveaux frais la facture et la structure des *Confessions*, montre comment le texte autobiographique comporte, de manière sous-jacente, le « mode d'emploi » de la pensée de Rousseau sur les conditions de possibilité de l'instauration d'une paix durable, offrant ainsi une clef de compréhension décisive au diptyque formé par l'extrait de *Projet de paix perpétuelle* et le *Jugement sur l'extrait du projet de paix perpétuelle* et publié de manière posthume. Les deux autres communications portent sur les *Rêveries du promeneur solitaire*, sorte d'apax à la première personne ne s'inscrivant dans aucun genre. Christine Hammann-Décoppet, propose d'y voir une forme réappropriée de *méditation*. Elle s'attache à montrer comment, à travers une riche intertextualité montaignienne, Rousseau tout à la fois inscrit l'œuvre dans le fil des méditations métaphysiques suivant une méthode mieux pensée qu'il ne le laisse croire, et propose, ce faisant, une réévaluation des conditions de possibilité de la connaissance de soi et d'autrui. Marilina Gianico envisage également les *Rêveries* dans leur portée philosophique et gnoséologique. Elle contribue en particulier à éclairer l'heuristique rousseauiste à l'œuvre dans ce texte, aboutissant, dans une perspective proche des thèses de Malebranche, à la mise à jour des mécanismes de la connaissance de soi et des conditions de l'observation de l'intime.

En contrepoint de la retraite introspective de Rousseau, une écriture de soi procédant d'un dialogue avec autrui, sous la forme de l'épistolaire ou du mémoire apologétique fait l'objet de notre cinquième partie consacrée à des vies aux prises avec les tourmentes de l'Histoire. Les mémorialistes qu'A. Cron nomme de la deuxième époque (1755-1793³⁴) se distinguent par leur volonté et leur conquête d'autonomie, passant, notamment pour les femmes, par un affranchissement progressif des stéréotypes du féminin. Les formes d'expression empruntées sont aussi plus diverses. La mise en scène de soi rayonne sensiblement dans des formes

³³ *Infra*, p. XXX.

³⁴ Adélaïde Cron, *op. cit.*

liminaires ou marginales de l'écritures de soi. C'est sur ces limites du genre que s'interroge la première contribution, en proposant un exemple d'« autobiographie épistolaire »³⁵. En effet on pourrait voir dans certaines correspondances au long cours une sorte d'« autobiographie en pièces détachées³⁶ ». Pour autant, la temporalité particulière de la narration, échelonnée à l'échelle d'une vie, dévoile des modifications de perspective et d'appréhension du sujet par lui-même qui font de la correspondance bien plus qu'un puzzle autobiographique : un laboratoire de soi. C'est ce que montre l'étude de Camille Caparos des lettres adressées par Françoise de Robert d'Escragnolle (1724- ?) à un mari capitaine de cavalerie, absent et silencieux durant près de trente ans, dont elle doit gérer le domaine. La correspondance produite admet une « double focale » : mise en scène actuelle des activités de la vie quotidienne et ressaisies réflexives d'une existence malheureuse. Véritable « *work in progress* », elle met ainsi en œuvre un processus d'émancipation dont les lettres sont à la fois le reflet et l'opérateur, documentant à merveille les tensions de la condition féminine en son siècle. La contribution de Valentine Dussueil porte sur les fragments autobiographiques ou plus exactement l'« autoportrait moral fragmentaire » disséminé dans les *Mémoires judiciaires* de Beaumarchais, où la chercheuse propose de voir un « laboratoire de l'écriture de soi ». Enfin l'article de Cyril Francès aborde la période postrévolutionnaire et la Terreur à travers l'expérience carcérale de Mme Roland. L'article présente avec finesse ces *Mémoires* (terme « en partie impropre pour caractériser l'ensemble des textes composites rédigés durant l'incarcération³⁷ ») où se dessine un « incessant va-et-vient entre le public et le particulier, le moi et l'Histoire, l'intime et le politique³⁸ ». Ils sont le lieu non seulement d'une mise en scène de soi, véritable leçon donnée à l'Histoire, mais aussi d'une conversion à soi, lorsque l'écriture est ressaisie jouissive de l'unité d'un moi voué à la mort.

Nous remercions Béatrice Guion et tous les membres du comité scientifique pour leur soutien à ce projet et leurs suggestions avisées. Nous adressons un remerciement particulier à Alexandra Klinger pour sa précieuse collaboration dans la relecture et la mise en page de l'ouvrage.

³⁵ Anne E. McCall Saint-Saëns, *De l'être en lettres : l'autobiographie épistolaire de George Sand*, Amsterdam ; Atlanta, Rodopi, « Faux titre », 1996.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Infra*, p. xxx.

³⁸ *Infra*, p. xxx.